

## Auguste, l'éternel empereur

Sarah REY

**Fondateur de l'Empire romain en 27 av. J.-C., Auguste est un homme tout en ambiguïtés : républicain mais autocrate, conquérant mais pacificateur, inventeur d'une tradition, il gouverne comme un sphinx. Une biographie vient souligner l'actualité de son règne.**

Recensé : Frédéric Hurlet, *Auguste. Les ambiguïtés du pouvoir*, Paris, Armand Colin, 2015, 296 p., 24, 90 €.

Auguste a toujours découragé ses biographes. De Velleius Paterculus, son contemporain, à Claude Nicolet (1930-2010), spécialiste de la Rome antique, nombreux sont ceux qui ont renoncé à écrire la vie du premier empereur romain. Car celui-ci, maître en ambiguïtés, n'a donné aux historiens que peu de prise : c'est un sphinx qui gouverne comme tel. À peine peut-on dire qu'il a été l'homme du « coup d'État permanent », prenant soin de ne pas définir le régime qu'il contribuait à instaurer.

Un autre empereur, Julien l'Apostat (IV<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.), tout aussi ondoyant que son lointain prédécesseur, a bien caractérisé Auguste : « Caméléon changeant de couleur, tour à tour pâle, rouge, noir, brun, sombre, et puis après charmant comme Vénus et les Grâces, (qui) veut avoir les yeux aussi perçants que les rayons du grand Soleil afin que personne n'en puisse supporter les regards »<sup>1</sup>.

L'empereur a souvent changé de visage, mais aussi de nom : né Octave, il devient « Octavien » après son adoption par César, puis « Auguste » sur décision du Sénat romain. Avec lui, la duplicité s'incarne au pouvoir : républicain mais autocrate, conquérant mais pacificateur, inventeur de la tradition.

### La troublante actualité d'Auguste

L'itinéraire tortueux de ce chef d'État se prêtait idéalement à un récit en miroirs, comme celui que nous offre Frédéric Hurlet, professeur à l'université Paris X Nanterre, l'auteur de cette nouvelle biographie. Que la postérité du mythe augustéen soit aussi importante que son règne strictement compris (27 av. J.-C. à 14 ap. J.-C.), ce livre le dit avec force, contre ceux qui auraient voulu que tout s'arrêtât à la mort du grand homme.

Le lecteur d'aujourd'hui, vivant dans la France de 2016, sera frappé par l'actualité de cet *Auguste*. À la fin des guerres civiles, les Romains ont, eux aussi, expérimenté un « état d'urgence » prolongé au point de se dissoudre dans les institutions<sup>2</sup> : c'est le coup de force de

---

<sup>1</sup> Julien, *Symposion*, IV, 309, A-C, cité par F. Hurlet, *Auguste. Les ambiguïtés du pouvoir*, Paris, Armand Colin, 2015, p. 156.

<sup>2</sup> J. Rich, « Making the Emergency Permanent : *Auctoritas*, *Potestas* and the Evolution of the Principate of Augustus », dans Y. Rivière (éd.), *Des réformes augustéennes*, Rome, 2012, p. 37-121.

janvier 27 av. J.-C., qui permet à l'empereur de se voir octroyer des pouvoirs exceptionnels, bien que préservant en façade les formes politiques traditionnelles.

Ajoutez que, sous le principat d'Auguste, les Romains ont connu un redécoupage de l'Italie en onze grandes régions ; ce qui témoigne d'une rationalisation administrative et d'une politique d'expertise géographique, intimement liée à un raffinement de la fiscalité.

Enfin, les sujets d'Auguste ont été, comme les Français, abreuvés de discours sur la « fracture sociale », la *dissensio*, que l'empereur a prétendu résorber. Son gouvernement s'est voulu un retour au bon vieux temps, à l'âge d'or. La fermeture des portes du temple de Janus en 29 av. J.-C., geste qui proclame la fin des guerres, va dans ce sens, tout comme la construction de l'Autel de la Paix, entre 13 et 9 av. J.-C. Auguste se vante de rétablir la concorde entre les citoyens, le consensus universel.

### **Un orateur de 12 ans**

Fort heureusement, comme tout bon livre d'histoire, l'ouvrage de Hurllet ne se réduit pas à une analogie avec le temps présent. L'Antiquité romaine dépayse et déstabilise. C'est une de ses grandes vertus anthropologiques. Ainsi, comment ne pas être surpris par les critiques portées contre les origines familiales d'Auguste ?

Certains de ses ennemis politiques rappellent qu'il n'est qu'un fils de banquier. Aujourd'hui, cette manière de le disqualifier manquerait son but. Chez les Romains au contraire, la banque est une activité commerciale qui trahit le « bourgeois », celui qui ne peut pas compter sur les revenus de vastes propriétés agricoles pour assurer son train de vie.

Parmi les aïeux d'Auguste, l'aristocratie romaine croit également retrouver un parfumeur, un boulanger, autant de métiers jugés honteux. Et cette famille sans éclat a, qui plus est, pour patrie d'origine la petite cité de *Velitrae* (aujourd'hui Velletri) : un bout du monde, une terre sauvage ! Elle n'est pourtant qu'à une quarantaine de kilomètres de Rome.

Au départ, Octave/Auguste est donc un homme sans qualités – ou presque. Mais sa mère, Atia, a eu la bonne idée de le faire naître en un lieu très symbolique (p. 27) : dans une maison sise sur le Palatin, la colline où Rome aurait été fondée par Romulus. Hasard bientôt exploité par le futur chef d'État, qui se veut un refondateur de la cité romaine. Très tôt orphelin, Octave est en outre un adolescent précoce, capable de prononcer en plein forum, à 12 ans seulement, un éloge funèbre pour sa grand-mère Julia (p. 35).

Il plaît à son grand-oncle, qui n'est autre que Jules César. Sans tarder, sa jeunesse prend un tour guerrier. Les conflits civils, qui occupent une bonne partie du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., obligent Octave à se positionner, d'autant qu'il est de la famille de César. Ainsi peut-il résumer, tout à sa gloire, la manière dont il s'est précipité dans ces guerres intestines : « À l'âge de 19 ans, par décision personnelle et à mes propres frais, j'ai levé une armée avec laquelle j'ai rendu la liberté à la République. »<sup>3</sup>

### **La République au profit d'un seul homme**

Tout l'enjeu de la période tient justement au devenir de cette *Res publica*, à son agonie déclarée, à ses surgeons. Le régime républicain né cinq siècles plus tôt change de forme au point de ne plus s'appartenir. Avec Auguste, c'est la République continuée au profit d'un seul

---

<sup>3</sup> *Res Gestae divi Augusti*, 1, 1.

homme. Toutes les institutions connues sont laissées telles quelles, à ceci près qu'elles sont vidées d'une partie de leur substance. La politique augustéenne est l'inverse d'une table rase (voir, notamment, les pages sur la « co-régence », p. 145 et suiv.).

L'empereur conserve, mais brouille les cartes du jeu républicain<sup>4</sup>. Il feint de ne pas vouloir de cette immense *auctoritas* dont on le pare. Il prétend sauver ce qui peut l'être. Il compose avec une oligarchie romaine sortie exsangue des guerres civiles. Et la majorité de son « opinion » le suit.

Puisqu'aucun juriste romain, aucun « constitutionnaliste » n'a pu lui donner un nom, comment définir ce nouvel État augustéen, appelé à perdurer jusqu'en 476 ap. J.-C. ? C'est ici que la troisième partie du livre (« Les métamorphoses du mythe d'Auguste »), consacrée à la variété des interprétations historiographiques, révèle tout son intérêt. Hurlet montre les difficultés rencontrées par les Modernes face à ce monstre institutionnel : le régime impérial.

Dans *Les Six Livres de la République* (1576), Jean Bodin voulait croire à une souveraineté populaire préservée sous le principat. Montesquieu, lui, a fait d'Auguste un monarque qui a conduit « doucement » les Romains à la « servitude durable ». Theodor Mommsen (1817-1903), meilleur spécialiste des questions romaines au XIX<sup>e</sup> siècle, a vu dans le gouvernement d'Auguste une dyarchie, soit un partage du pouvoir entre l'empereur et le Sénat, un État à deux têtes. Plus près de nous, Ronald Syme (1903-1989) a décrit l'empereur en chef de « syndicat », au sommet d'un régime autoritaire, lequel cache à grand mal ses acteurs principaux : une oligarchie peu encline au partage des pouvoirs.

Si – fort heureusement – elle n'apporte pas de réponse définitive au mystère du régime augustéen, cette nouvelle biographie d'Auguste a le grand mérite de se confronter à un personnage qui, comme le pressentait Velleius Paterculus, épuise ses exégètes<sup>5</sup>. Un étrange chef d'État qui, sa vie durant, s'est cherché des successeurs, morts les uns après les autres, pour se replier finalement sur son beau-fils, Tibère, afin de prolonger l'« expérience » impériale.

Auguste est ce prince dont l'image se fossilise au cours de son règne ; le beau cahier d'images, au centre du livre, le montre avec force. Dans la statuaire, sur les pièces de monnaie, et finalement pour toujours, il reste cet homme au visage calme et impénétrable, cet éternel trentenaire qui prend le pouvoir pour ne plus jamais le rendre.

Publié dans [lavedesidees.fr](http://lavedesidees.fr), le 28 avril 2016

© [lavedesidees.fr](http://lavedesidees.fr)

---

<sup>4</sup> Sur le thème de la *Res publica restituta*, voir F. Hurlet, *op. cit.*, p. 76-77.

<sup>5</sup> Velleius Paterculus, II, 89, 6 : « Les guerres menées sous son commandement, la paix apportée par ses victoires au monde entier, tant d'exploits accomplis à l'extérieur et à l'intérieur de l'Italie, épuisent d'avance l'écrivain qui songerait à consacrer à ce seul ouvrage la totalité de sa vie. »